

SOUS LA DIRECTION DE

PIERRE SINGARAVÉLOU

COORDINATION

ARTHUR ASSERAF

GUILLAUME BLANC

NADIA YALA KISUKIDI

MÉLANIE LAMOTTE

COLONISATIONS.

NOTRE HISTOIRE

UN ÉVÉNEMENT
ÉDITORIAL

EN LIBRAIRIE
LE 15 SEPTEMBRE
2023

SEUIL

LE GRAND LIVRE QU'ON ATTENDAIT SUR LA COLONISATION FRANÇAISE.

200 AUTEURS
POUR UN OUVRAGE
DE RÉFÉRENCE.

UN GRAND RÉCIT
SUR UNE PAGE SOMBRE
DE NOTRE HISTOIRE.

Points forts

- Dans la lignée des grands livres collectifs novateurs publiés dernièrement au Seuil avec succès, *Colonisations. Notre histoire* est un véritable événement éditorial qui promet des débats très vifs.
- Une narration incarnée et entraînante, alternant synthèses indispensables et courtes études de cas passionnantes, précédées de grandes introductions en ouverture de chaque partie.
- L'originalité de la construction du sommaire qui part du présent pour remonter le cours du temps, parce que toute histoire part des questions du présent, et sur ce sujet plus que tout autre peut-être.
- Réunissant les meilleurs chercheurs spécialistes des questions coloniales en France et dans le monde et réinsérant le moment colonial dans une histoire mondiale de longue durée, ce livre entend rendre compte de manière accessible du profond renouveau de la recherche en histoire, dans les sciences humaines et les arts ces trente dernières années.
- Une équipe de coordination pluridisciplinaire et internationale talentueuse.
- La qualité de l'objet : impression en quadri, reproduction de plusieurs œuvres d'artistes contemporains, cartes en couleur, maquette soignée.

Direction d'ouvrage

Pierre Singaravélou est *British Academy Global Professor* au King's College de Londres et professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'histoire du fait colonial et de la mondialisation parmi lesquels *Les Empires coloniaux* (Seuil, 2013), *Tianjin Cosmopolis. Une autre histoire de la mondialisation* (Seuil, 2017), *Le Monde vu d'Asie* (Seuil, 2018), et *Décolonisations* (Seuil, 2020). Il a par ailleurs dirigé avec Sylvain Venayre l'*Histoire du Monde au XIX^e siècle* (Fayard, 2017).

Coordination

Arthur Asseraf est professeur associé en histoire de la France et du monde francophone à l'université de Cambridge, Royaume-Uni. Ses recherches portent sur l'histoire de la colonisation au Maghreb et en Méditerranée. Il est l'auteur de *Electric News in Colonial Algeria* (Oxford University Press, 2019, lauréat du Middle East Studies Book Prize) et de *Le Désinformateur. Sur les traces de Messaoud Djebari* (Fayard, 2022).

Guillaume Blanc est maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Rennes 2 et membre junior de l'Institut universitaire de France. Formé à la chaire du Canada en histoire environnementale, il travaille aujourd'hui

sur le gouvernement global de la nature et des hommes dans l'Éthiopie et l'Afrique contemporaines. Il est notamment l'auteur de *L'Invention du colonialisme vert* (Flammarion, 2020) et de *Décolonisations. Histoires situées et d'Afrique et d'Asie* (Seuil, « Points Histoire », 2022).

Nadia Yala Kisukidi est romancière et maîtresse de conférences en philosophie à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, spécialiste de philosophie française contemporaine et de philosophie *africana*. Elle fut co-commissaire de la Biennale d'art contemporain Yango II à Kinshasa en RDC (2020-2022). Elle a publié *Bergson ou l'humanité créatrice* (CNRS, 2013), *Dialogue transatlantique* avec la philosophe brésilienne Djamilia Ribeiro (Anacaona, 2021) et un roman, *La Dissociation* (Seuil, 2022).

Mélanie Lamotte est maîtresse de conférences en histoire moderne à l'université du Texas à Austin, Radcliffe Fellow (2021-2022) à l'université de Harvard, et chercheuse associée au CHEP de Sciences Po Paris. Formée à l'université de Cambridge au Royaume-Uni, elle travaille sur la colonisation française en Amérique du Nord, aux Antilles et à l'Île de la Réunion. Elle est notamment l'autrice de *The Making of the French Empire: Sex, Race and Labor in the French Atlantic and Indian oceans (1608-1756)* (à paraître chez Harvard University Press en 2024).



© CLAIRE DELFINO



© RENÉ HABERMACHER



© RENÉ HABERMACHER



© BÉNÉDICTE ROSCOT



© TONY RINALDO HARVARD RADCLIFFE INSTITUTE

Introduction générale

PARTIE 1 : APRÈS LES COLONIES (DES ANNÉES 1960 À AUJOURD'HUI)

Introduction, Yala Kisukidi

I. TRACES DE LA COLONISATION

1. Dans notre quotidien, Lydie Moudileno
2. « Bounoul » : les mots de l'insulte, Marie Treps
3. Orangina, le goût de l'Algérie, Arthur Asseraf
4. La sape, une subversion, Manuel Charpy
5. Paysages urbains : un passé douloureux, Marie-Laure Poulot
6. Cherbourg : vestiges coloniales d'une ville « impériale », Stéphane Valognes
7. Ce qui reste de Porto-Novo, Christine Mengin et Saskia Cousin
8. La départementalisation sans l'émancipation, Audrey Célestine
9. Mayotte, un régime d'exception, Myriam Hachimi Alaoui, Élise Lemercier et Élise Palomares
10. Amérique du Nord : l'empreinte coloniale, Yves Frenette
11. Souvenirs de la Louisiane, Marise Bachand
12. Les Québécois, « d'étranges colonisés », Yvan Lamonde

II. LES MUTATIONS DE L'EX-EMPIRE, 1960-1990

13. Ce que « décolonisation » veut dire, Jean-François Bayart
14. L'« esprit de Dien Bien Phu », Pierre Journoud
15. Afrique : des mobilités accélérées, Daouda Gary Tounkara
16. Un déserteur marocain au Vietnam, Nelcy Delanoë
17. L'exil des enfants réunionnais, Ivan Jablonka
18. Indemniser les rapatriés, Yann Scioldo-Zürcher
19. Politiques africaines de la France : des rapports asymétriques, Jean-Pierre Bat
20. Pourquoi des essais nucléaires en Algérie, Sezin Topçu
21. Transformations de l'anticolonialisme, Robert J.C. Young
22. Thomas Sankara : une icône africaine, Karine Chartier Ramondy
23. Ouvéa 1988 et après, Benoît Trépiéd
24. Le Mai 67 de la Guadeloupe : une répression brutale, Jean-Pierre Sainton

III. LA PUISSANCE FRANÇAISE EN QUESTION, 1990-2020

25. Des relations Nord/Sud asymétriques, Denis Cogneau
26. Le Franc-CFA : une politique militaire sous tutelle, Kako Nubukpo
27. Pas de nucléaire français sans uranium africain, Gabrielle Hecht
28. 2009, la lutte contre la « profittation », Pierre Odin
29. Transition démocratique ou trompe-l'œil ?, Jean-François Bayart
30. Les philosophes africains et les conférences internationales souveraines, Job Ikama

31. Francophonie, France et diplomatie culturelle, Frédéric Turpin
32. Politiques militaires : le « pré carré » français, François Robinet
33. Bisesero ou la compromission avec le génocide des Tutsi, Florent Piton
34. Sahel : les contradictions d'une politique de la grandeur, Ousmane Aly Diallo

IV. L'HISTOIRE DE LA COLONISATION AUJOURD'HUI

35. Manipulation du passé colonial, François Robinet
36. Le « discours de Dakar » ou le retour de la « mission civilisatrice », Mamadou Diouf
37. Concurrence mémorielle autour de l'esclavage, Ana Lucia Araujo
38. De la difficulté d'enseigner le fait colonial, Laurence de Cock
39. De l'anticolonialisme aux études postcoloniales, Christine Chivallon et Jean-Pierre Dozon
40. Fanon après Fanon, Matthieu Renault
41. Écrire pour les sans-voix, Elara Bertho
42. Le rap, de nouveaux récits communs, Karim Hammou
43. Rachid Taha, entre rock et militantisme, Hadjer Ben Boubakeur

V. HISTOIRES DU FUTUR

44. Réparations, restitutions, Marian Nur Goni
45. Reconnaissance : la loi Taubira, Magali Bessone
46. Décoloniser les savoirs, entretien entre Achille Mbembe et Walter Mignolo
47. Le scandale du chlordécone, Malcom Ferdinand
48. Décoloniser le féminisme, Silyane Larcher

49. Créolisation, créolité, relation, Patrick Chamoiseau
50. Fonder un art national authentique, Maureen Murphy
51. Lagos : Festac 77, un festival de l'identité noire, Maureen Murphy
52. L'universel dans le pluriel du monde, Souleymane Bachir Diagne
53. À qui appartiennent les archives coloniales ?, Fabienne Chamelot

PARTIE 2 : VERS LES INDÉPENDANCES (1930-1960)

Introduction, Guillaume Blanc

I. VIVRE ET MOURIR SOUS L'EMPIRE, 1930-1945

1. L'utopie d'une nation-empire, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire
2. L'exposition coloniale de 1931 ou le tour du monde en un jour, Laure Blévis
3. Lucien Lévy-Bruhl et la « mentalité primitive », Thomas Hirsch
4. L'anticolonialisme, dénonciation d'un système, Vincent Bollenot
5. La Seconde Guerre mondiale rebat les cartes, Alya Aglan
6. Vichy aux colonies, un racisme décomplexé, Eric Jennings
7. Brazzaville, capitale de la France libre, Eric Jennings
8. 1944-1945 : l'empire défile, Eric Deroo
9. Jenny Alpha, Joséphine Baker : femmes résistantes, Tracy Sharpley Whiting

II. L'EMPIRE AMBIGU

10. La guerre, une occasion à saisir pour les colonisés ?, Benoît Beucher

11. Tropiques à Fort-de-France, entre esthétique et politique, Anny-Dominique Curtius
12. 1943. Le Manifeste du peuple algérien, Nedjib Sidi Moussa
13. 1945 : les violences de la paix, Jean-Pierre Peyroulou
14. Madagascar, 1947 : une guerre qui ne dit pas son nom, Didier Nativel
15. L'horizon des possibles, Frederick Cooper
16. Le « Non » de la Guinée, Céline Pauthier
17. Bandung, le Tiers-Monde et l'Occident, Guillaume Blanc

III. LUTTES, PRATIQUES ET CULTURES ANTICOLONIALES

18. Lutttes pour l'égalité en Afrique, Françoise Blum
19. Ousmane Sembène, la grève des cheminots et la mémoire des femmes, Annette Joseph-Gabriel
20. Les ambiguïtés du PCF, Selim Nadi
21. Alger, capitale anticoloniale, Samia Henni
22. « Porteurs de valises », Tramor Quemeneur
23. Artistes et intellectuels : cultures et revendications, Maëlle Gélén
24. Paris 1956, le Premier Congrès des écrivains et artistes noirs, Maëlle Gélén
25. Renaissance(s) africaine(s) : le monde noir existe-t-il ?, Giulia Bonacci
26. Le cinéma, arme, (anti-) coloniale, Mélissa Thackway
27. L'empire de la langue au Liban, Elizabeth Marcus
28. Les intellectuels prennent position, Olivier Penot-Lacassagne
29. Existentialismes politiques : Sartre, De Beauvoir, Wright, Donna Jones
30. Des Cambodgiens d'avant-garde, Marie Aberdam

31. Féministes et anticolonialistes, Pascale Barthélémy
32. Militantes panafricaines, Ophélie Rillon
33. Le choc du procès de Djamilia Boupacha, Ryme Seferdjeli

IV. VERS L'EFFONDREMENT, 1945-1960

34. Indochine et Algérie : dix-sept ans de conflit, Vincent Joly
35. Les appelés du contingent en Afrique du Nord, Terry Peterson
36. La décolonisation de l'Inde française, Jessica Namakkal
37. Violences de masse en Algérie, Amar Mohand-Amer
38. L'assassinat de Ruben Um Nyobé, Yves Mintoogue
39. Le viol : humiliation et terreur, Khedidja Adel
40. La guerre économique, Muriam Davis
41. L'éphémère fortune du cartiérisme, Jean-François Sirinelli
42. Le sous-sol de l'empire nucléaire, Sezin Topçu
43. Mutations métropolitaines, Todd Shepard
44. Octobre 1961, dissimulation et impunité, Jim House
45. Le BUMIDOM, pour que les Antilles ne deviennent pas l'Algérie, Sylvain Pattieu
46. Les rapatriés d'Indochine, laissés pour compte, Fanny Brée
47. La France refaite par le Tiers-Monde, Christoph Kalter
48. Fanon, de l'Algérie à la Nouvelle-Calédonie, Eddy Banaré
49. Les désillusions des panasiatisme, Pierre Journoud
50. Chanter et danser l'indépendance, Malika Rahal

51. Difficiles sorties de guerre, Benjamin Stora
52. Harkis : vivre dans l'Algérie indépendante, Fatima Besnaci-Lancou
53. Pieds-rouges : espérances, doutes et déceptions, Catherine Simon

V. RACONTER LA SORTIE DU MONDE COLONIAL

54. Alger. Les grands récits nationalistes, Hassan Remaoun
55. France. Un roman national sous tension, Patrick Garcia

PARTIE 3 : L'EMPIRE QUI VOULAIT ÊTRE MONDE (1815-1930)

Introduction, Arthur Asseraf

I. POURQUOI CET EMPIRE ?

1. Restaurer l'empire, ou l'esprit de reconquête, Mary Lewis
2. Haïti 1825 : Les esclaves libérés payent leurs maîtres, Laurent Dubois
3. 1830 : révolution à Paris, conquête à Alger, Jennifer Sessions
4. Mission civilisatrice, doctrine de l'assujettissement, Alice Conklin
5. L'abolition ou le nouvel essor colonial, Didier Destouches
6. L'empire est-il rentable ?, Bouda Etemad
7. La longue mise en dépendance du Maroc, Mohammed Kenbib
8. Le temps de la conquête, Isabelle Surun
9. Atrocités : les enfumades du Dahra, Nicolas Schaub

10. Le traité franco-khmer de 1863, naissance d'un protectorat, Marie Aberdam
11. Colonisations invisibles, David Todd

II. BÂTIR ET DÉTRUIRE

12. Colonies, protectorats, mandats, Samya El Mechat
13. Association/assimilation : un faux débat ?, Véronique Dimier
14. L'État colonial : un pouvoir vertical et centralisé, Samya El Mechat
15. Une constitution pour préserver l'État marocain, Nabil Mouline
16. Peupler, c'est dépeupler ou le pouvoir de la minorité sur la majorité, James McDougall
17. Ranavalona III : reine exilée, Solofo Randrianja
18. L'archipel du bagne, Jean-Lucien Sanchez
19. Touristes conquérants, Habib Kazdaghli et Colette Zytnicki
20. Éducation et santé : propagande et réalités, Marie-Albane de Suremain et Claire Fredj
21. Aoua Keïta : sage-femme et militante, Pascale Barthélémy
22. Maintenir l'ordre, Martin Thomas
23. Les tirailleurs sénégalais dans la guerre du Kongo-Wara, Patrick Dramé
24. La grande révolte syrienne, Nadine Méouchy
25. Un travail forcé qui ne dit pas son nom, Issiaka Mandé
26. Quelques 200 000 engagés de l'océan Indien, Paokholal Haokip
27. L'économie impériale : dépendance et inégalités, Madeline Woker
28. Le caoutchouc rouge, Michitake Aso
29. Angoulême et la colonisation, Emma Rothschild
30. Les sciences coloniales, Pierre Singaravélou

31. Culture impériale : la construction d'une exception française, Emmanuelle Sibeud
32. L'escalier de la gare Saint-Charles ou Marseille, « porte de l'Orient », Aurélia Dusserre
33. Fortunes de la négritude, Romuald Fonkoua

III. GRAMMAIRE DE LA DIFFÉRENCE

34. Le régime de l'indigénat, un arbitraire légal, Sylvie Thénault
35. Un féminisme ambigu, Rebecca Rogers
36. Anne-Marie Javouhey : « femme supérieure », Pascale Cornuel
37. Sexualités, entre fascination et répulsion, Christelle Taraud
38. Le mythe de la congai, Isabelle Tracol-Huynh
39. Racialisations à géométrie variable, Emmanuelle Saada
40. L'invention des Montagnards d'Indochine, Mathieu Guérin
41. Ségrégation et hiérarchies en Nouvelle-Calédonie, Adrian Muckle
42. Des villes bouleversées, Caroline Herbelin
43. Aller au cinéma à Tunis, Morgan Coriou
44. Grandir à Antananarivo, Faranirina Rajaonah
45. Maîtriser la nature, Hélène Blais
46. Chasser le tigre en Indochine, Lancelot Arzel

IV. CONTESTER

47. Les corps en résistance, Cécile Bushidi et Mirelle Chamba Aretouyap
48. La République du Rif et l'épopée d'Abdel-Krim, Mimoun Aziza

49. La fuite des Maliens vers La Mecque, Madina Thiam
50. Paris : capitale anti-impériale, Michael Goebel
51. Les religions au cœur de la contestation, Thi Liên Claire Tran
52. André Matswa, l'audace d'un militant, Didier Gondola
53. Les musulmans d'Algérie pour la laïcité, Raberh Achi
54. 14-18 : des sujets sous les drapeaux, Jacques Frémeaux
55. 94 000 soldats et travailleurs indochinois, Thi Liên Claire Tran
56. Ceux qui ont refusé la colonisation, Jean-Numa Ducange
57. Les condamnés à mort du Congo-Océan, J.P. Daughton
58. Violence : la preuve par l'image, Daniel Foliard

PARTIE 4 : AUX ORIGINES DE L'EMPIRE (ANNÉES 1500-1815)

Introduction, Mélanie Lamotte

I. LES PRÉMICES DE L'EMPIRE

1. Désirs d'empire, Yann Lignereux
2. L'échec de la France Antarctique, Andrea Daher
3. Droit de conquête, Alice Bairoch
4. Comment les Français ont pris pied en Amérique du Nord, Allan Greer
5. Aventuriers et aventurières de la foi, Dominique Deslandres
6. Marie de l'Incarnation, une fondatrice, Mary Dunn
7. Français et Amérindiens : entre alliances et violences, Arnaud Balvay
8. Entre alliances et violences : le massacre des Natchez, Arnaud Balvay

9. La guerre : la forge de l'empire, David Chaunu
10. Le désastre de Kourou, Serge Mam-Lam-Fouck

II. GOUVERNER L'EMPIRE

11. Stratégies impériales, Joy Varkey
12. L'empire du milieu, Gilles Havard
13. L'assimilation contre la « sauvagerie », Saliha Belmessous
14. Naissance d'une administration coloniale, Marie Houlemare
15. Colbert, le commerce et la brutalité, Jacob Soll
16. Dupleix et les puissants de l'Inde, Greg Mole
17. Les élites créoles : administrateurs et planteurs, François-Joseph Ruggiu
18. La domination par la loi, Julie Marquet

III. LES ÉCONOMIES COLONIALES

19. Les économies coloniales, Pernille Roge
20. Les compagnies de commerce : monopoles et agents de l'État, Elizabeth Cross
21. Les intermédiaires tamouls, Dana Agmon
22. Les femmes blanches et l'économie de la plantation aux Antilles, Jennifer Palmer
23. Les marchandises exotiques, Liza Oliver
24. L'engouement pour les indiennes, Krystel Gualdé
25. Le sucre, Elizabeth Abbott

IV. L'ESCLAVAGE

26. Atlantique : la France a déporté 1,3 million d'Africains, Bernard Michon
27. L'inégale prospérité des ports français, Sébastien Martin
28. La traite dans l'océan Indien, Richard B. Allen
29. L'esclavage au quotidien, Dominique Rogers
30. Les Codes Noirs, Sue Peabody
31. La voix des esclaves dans le monde atlantique, Dominique Rogers
32. L'enlèvement des esclaves à Paris, Miranda Spieler
33. Les jardins d'esclaves : espaces de contestation, Catherine Benoit
34. Résistance, marronnage et liberté, Jean-Pierre Le Glaunec
35. Antilles : une résistance non-violente, Dominique Cyrille
36. Guyane : des esclaves en fuite, Jean Moomou
37. Libres de couleur aux Antilles, libres sans contrainte, Jessica Pierre-Louis
38. Cultures d'un monde esclavagiste, Christopher Miller
39. La menace du métissage à l'île Bourbon, Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo
40. Lumières et esclavage : les débats des historiens, David Harvey

V. ALTÉRITÉS

41. Les marginaux blancs : une autre face de la colonisation, Vincent Cousseau
42. La misère des engagés blancs aux Antilles, Didier Destouches
43. L'invention de la race, un monstre idéologique, Jean-Frédéric Schaub
44. Les catégories raciales, Nathan Marvin

45. Genre, « race » et sexualité, Arlette Gautier
46. Devenir créole à l'île Bourbon, Myriam Paris
47. Sénégal, le pouvoir des Signares, Aissata Kane-Lo
48. Les ménagères de Saint-Domingue et de Louisiane, Nathalie Dessens

VI. L'EXPLOSION DE L'EMPIRE

49. La Guerre de Sept Ans, un conflit planétaire, Edmond Dziembowski
50. Les contradictions de la Révolution française, Manuel Covo
51. La révolution haïtienne, Malick W. Ghachem
52. L'ascension sociale et politique de Toussaint Louverture, Pierre Buteau
53. L'empire continental napoléonien : un empire colonial ?, Aurélien Lignereux
54. L'empire ultramarine napoléonien, Alexander Mikaberidz
55. Pourquoi la France vend la Louisiane aux États-Unis ?, Peter Kastor
56. Napoléon rétablit l'esclavage, Marlene Daut
57. Mulâtresse Solitude, héroïne de la résistance, SJ Zhang

PARTIE 5:

SAISIR LES DYNAMIQUES DES SOCIÉTÉS À LA VEILLE DE LA COLONISATION

Introduction, Pierre Singaravélou

I. MONDIALISATIONS

1. Globalisations ?, Romain Bertrand
2. La « découverte » comme dépossession, Guillaume Calafat

3. Les Océaniens, premiers navigateurs au long cours de l'histoire, Christophe Sand
4. L'océan Indien, le cœur de la mondialisation, Philippe Beaujard
5. La Caraïbe insulaire, un vaste réseau, Corinne L. Hofman
6. Echanges et alliances dans les Petites Antilles, Corinne L. Hofman
7. Rapports de force en Méditerranée, Guillaume Calafat
8. Les ports marocains à l'époque moderne. Entre guerre de course et commerce, Leila Maziane
9. Les routes du Sahara : une histoire des circulations, Ismail Warscheid
10. Esclavage dans les oasis sahariennes, Salah Trabelsi
11. Le golfe de Guinée : une constellation de pouvoirs courtiers, Vincent Hiribarren et Jean-Pierre Bat
12. Les ambassades du Dahomey en Amérique portugaise, José Rivair Macedo
13. D'une rive à l'autre du golfe d'Aden, Amélie Chekroun
14. Ambassadeurs et pionniers éthiopiens en Europe, Olivia Adankpo
15. Les Européens à la recherche du Prêtre Jean, Bertrand Hirsch

II. EMPIRES

16. Les empires euroasiatiques, ou l'empreinte des steppes, Alessandro Stanziani
17. La « paix » moghole (1526-1857), Corinne Lefevre
18. Anquetil-Duperron et la grandeur archéologique de l'Inde, Stéphane Van Damme
19. Les conquêtes des Qing, Damien Chaussende
20. Le protectorat Qing au Tibet, Alice Travers

21. La bureaucratie impériale au Viêt Nam, une modernité alternative ?, Emmanuel Poisson
22. L'annexion du Cambodge par le Viêt Nam, Marie Aberdam
23. La ligue haudenosaunee, Jon Parmenter
24. Un colonialisme à l'ottomane ?, M'hamed Oualdi
25. Alger, une ville ottomane, Nora Lafi
26. L'émergence de l'État-Ethnie Wolof (xvii^e-xviii^e siècles), Markoufi Ousmane
27. Le Royaume du Kongo : une puissance commerciale et politique majeure, Cécile Fromont
28. Beatriz Kimpa Vita, prophétesse Kongo, John Thornton
29. Un empire maritime en Océanie, Christophe Sand
17. La France précolombienne, Patrick Boucheron et Romain Bertrand

III. NARRATIONS

30. L'extraordinaire diversité des rapports au temps, Sylvia Chiffolleau
31. D'autres histoires du monde, Anne Viguier
32. Les griots, Jan Jansen
33. *Tarikh al-fattash*, Mauro Nobili
34. *Les Paillettes d'or* : comment un manuscrit ottoman de Constantine s'est retrouvé à Paris, Youssef Ben Ismail
35. Oralités : pour une histoire de l'Afrique, Dominique Juhé-Beaulaton
36. Histoire du projet Unesco, Mamadou Diouf
37. Histoire et archéologie, Amélie Chekroun
38. Cartographies vernaculaires et appropriations coloniales, Fabrice Argounès
39. Aires culturelles, Naoki Sakai
40. Trajectoires africaines de la « modernité », Luc Ngowet
41. La Charte Du Mandé, Eric Jolly
42. « Modernité » : des généalogies alternatives, Amartya Sen

Index des noms

Les auteurs et les autrices

CI-CONTRE

Nja Mahdauoi, Calligrams on parchment paper, vers 1979, encre de Chine sur papier parchemin, 100 x 70 cm (ouverture de la partie 5)

© KAMEL AGREBI/ NJAMAHADAOUI



Orangina, le goût de l'Algérie

(extraits)

ARTHUR ASSERAF

L'Orangina est une *success-story* française. La petite bouteille rondelette, qui se boit en Iran, en Tchéquie ou au Vietnam, fait le pied de nez à la domination planétaire du Coca-Cola. Sauf que l'Orangina n'est pas née dans l'Hexagone mais dans cette autre France, l'Algérie coloniale. Son histoire résume bien comment le passé colonial habite notre vie de tous les jours, sans même que nous nous en rendions compte.

C'est à Boufarik que naît l'Orangina. Dans la plaine de la Mitidja, triangle fertile au sud d'Alger, l'orange était là avant les Français. Les vergers de Blida, dans les contreforts de l'Atlas, étaient connus avant la colonisation. Après tout, le climat méditerranéen du nord de l'Algérie se prête bien à la culture des agrumes, et l'eau de fleur d'oranger (*ma' al-zahr*) parfume de longue date la cuisine locale.

Mais l'arrivée de la colonisation française bouleverse le rapport à la terre. D'abord, il y a l'armée, qui fonde un camp militaire à Boufarik. Peu après, en 1836, les premiers colons arrivent pour prendre possession de lots de terre distribués par les militaires. Les colons accaparent les terres les plus fertiles, assèchent les marais et développent une agriculture intensive.

L'orange algérienne devient un produit d'exportation contrôlé par la minorité européenne. Un siècle plus tard, en 1930, les Européens représentent 10 % de la population de l'Algérie, mais détiennent près de 90 % des hectares d'agrumes cultivés. Beaucoup d'Algériens se retrouvent à travailler à bas prix pour des Européens sur des terres autrefois possédées par leurs ancêtres. Comme le dit le géographe Georges Mutin, « l'agrumiculture a été essentiellement une spéculation coloniale, elle s'est développée dans les zones où la colonisation était la plus forte ».

Dans les années 1930, la crise économique mondiale déclenche le protectionnisme, et l'Algérie a du mal à exporter ses oranges. Certains entrepreneurs commencent à penser à de nouveaux débouchés. Léon Beton, juif algérien, rencontre à la foire de Marseille un pharmacien espagnol, Agustín Trigo Mezquita. Il lui achète un brevet d'une boisson aux essences d'orange. L'Orangina est donc née cousine de la Trinaranjus espagnole que les descendants de Mezquita développeront à Valence. Elle est issue de cet environnement méditerranéen particulier qu'était l'Algérie française, où l'on traverse facilement la mer pour faire des affaires en métropole.

Après un hiatus, en 1951, le fils de Léon, Jean-Claude Beton, lance la première usine d'Orangina à Boufarik. Très vite, il cherche à se développer en métropole. C'est l'arrivée massive du contingent de soldats français lors de la guerre d'indépendance (plus de 400 000 hommes en 1956) qui, selon lui, a popularisé la boisson algérienne dans l'Hexagone. Très vite, il fait installer des usines d'embouteillage et des réseaux de distribution à Marseille.

Suite à l'indépendance de l'Algérie en 1962, la société Orangina s'installe à Vitrolles dans les Bouches-du-Rhône, dans le sillage de nombreux pieds-noirs qui recréent leurs activités économiques dans le Midi. Ce ne sont plus les oranges de la Mitidja qui font l'Orangina. À Boufarik, l'histoire continue.

[...]

L'Orangina est coloniale par son origine, mais pas par l'image. Elle puise ses racines dans une économie inégale qui bouleverse le rapport à la terre et favorise les circulations de personnes et de produits des deux côtés de la mer. Le passé colonial n'est pas toujours là où on l'attend. Il n'est pas toujours bien visible, parfois son parfum est subtil. Il faut savoir le goûter pour le détecter dans des produits pas si exotiques que ça : une boisson fraîche à l'orange bien française.

Bibliographie

José María de JAIME LORÉN, *Agustín Trigo Mezquita. Farmacéutico valenciano inventor del Trinaranjus*, Valence, TriNa, 2016.

Georges MUTIN, « L'Algérie et ses agrumes », *Géocarrefour*, vol. 44, n° 1, 1969, p. 5-36.

« Orangina, une épopée algérienne », émission de France Culture animée par Emmanuel Laurentin, avec Didier Nourrisson et Françoise Beton, 27 août 2015.

Chanter et danser l'indépendance

(extraits)

MALIKA RAHAL

Au Maroc, le 16 novembre 1955, le sultan Mohammed Ben Youssef, futur roi Mohammed V, rentre de son exil à Madagascar, dans une ferveur populaire inégalée dans l'histoire contemporaine du pays. L'attente de son retour avait en effet été largement partagée : ne disait-on pas, durant son exil, que l'on observait le dessin de son visage dans la lune ? À l'arrivée du sultan, tout le long des six kilomètres qui le mènent de l'aérodrome de Salé jusqu'au palais royal de Rabat, la foule nombreuse l'acclame d'un simple « Ben Youcef, Ben Youcef ! ». Sur le bord de la route, bus et camionnettes sont couverts de spectateurs qui montent sur les toits pour mieux voir, tout en étant vus. Sur les places de Rabat et dans les rues qui entourent le palais royal, des foules d'hommes, femmes et enfants se rassemblent et brandissent des drapeaux cousus à la main ou des photographies du sultan. Les images d'actualité muettes ne permettent pas de saisir ce que chante le groupe pressé au sommet d'un bus qui circule lentement autour d'une place, mais les corps dansants indiquent un rythme que l'on n'entend pas.

Les indépendances de la seconde moitié du xx^e siècle se sont accompagnées de festivités de formes différentes : elles varient selon la nature

de l'indépendance de chaque pays et le calendrier de son déroulement. Mais, malgré leur variété, les festivités reprennent des pratiques et gestuelles communes qui ont parfois circulé d'un pays à l'autre. Après tout, les indépendances furent vécues comme des révolutions et donnèrent lieu à des fêtes et des réjouissances populaires car la conquête de la souveraineté et la naissance de nouveaux États mettaient fin aux humiliations coloniales. C'est le cas même dans les pays qui n'ont pas accédé à l'indépendance par la lutte armée ou dont la nouvelle souveraineté est assortie de mesures qui en limitent l'étendue.

La chanson emblématique de cet âge des indépendances est « Indépendance Cha Cha », composée en 1960 par le Congolais Grand Kallé sur un air afro-cubain résolument moderne. L'artiste y chante la victoire que représente l'indépendance dans trois principales langues du Congo (lingala, tshiluba et kikongo) de sorte d'être compris du plus grand nombre. Les paroles citent aussi les différentes forces politiques du pays et les différents leaders, comme pour être la bande originale de tous et accompagner un événement unitaire. Ce tube de l'époque devient donc un élément de culture partagée à l'échelle du pays et même au-delà : la chanson

sera ensuite adaptée, notamment en français, pour circuler au Congo-Brazzaville voisin mais également au Rwanda.

À travers les chants et les danses, les festivités de l'indépendance se veulent partout une manifestation d'unité qui masque les tensions et les lignes de fracture. Elles sont également une expérience partagée qui engage les corps des participants dans la danse sur un bus ou un camion ; elles sont l'occasion de faire corps collectivement par la performance collective de danses, chants et slogans mais aussi par la présence d'une foule massive au cœur du spectacle. Elles font ainsi communauté.

[...]

Partout, aux lendemains des chants, danses et fêtes qui participent à forger les nations nouvellement souveraines, chaque pays aura à construire son indépendance. Les difficultés, parfois perceptibles au cœur même de la fête, devront être surmontées en consolidant l'unité de provinces disparates, en assurant le développement socio-économique et en résistant à l'influence des anciennes puissances coloniales.

Bibliographie

Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « Préface. Le vécu des indépendances : histoire et mémoire », dans Odile GOERG, Jean-Luc MARTINEAU et Didier NATIVEL (dir.), *Les Indépendances en Afrique. L'événement et ses mémoires, (1957/1960-2010)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 7-12.

Odile GOERG, Céline PAUTHIER et Abdoulaye DIALLO (dir.), *Le NON de la Guinée*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 240.

Malika RAHAL, *Algérie 1962. Une histoire populaire*, Paris-Alger, La Découverte-Barzakh, 2022, p. 496.

Helihanta RAJAONARISON, « Images de fêtes à Antananarivo (1958-1960). Quels sont les temps forts de l'indépendance pour les Malgaches ? », dans Odile GOERG, Jean-Luc MARTINEAU et Didier NATIVEL (dir.), *Les Indépendances en Afrique*, op-cit., 2019, p. 253-271.

Fuir du Mali vers la Mecque

(extraits)

MADINA THIAM

Lors d'un recensement en 2001, l'État malien estimait à environ 100 000 individus le nombre de ses ressortissants installés en France, contre 200 000 au Soudan et en Égypte. Ces chiffres peuvent surprendre, les migrations sud-nord dominant les imaginaires collectifs au détriment des mouvements migratoires sahariens d'ouest en est, vers la mer Rouge. Historiquement, ces derniers ont pourtant occupé une place importante dans la lutte contre la conquête coloniale en Afrique de l'Ouest.

En février 1907, le gouverneur d'Afrique-Occidentale française s'alarme : « des milliers de peuhls du Moyen-Niger émigraient du territoire français pour se diriger vers la vallée du Nil ». Nombre de ces migrants préfèrent partir plutôt que de se soumettre à l'occupation française. Ils quittent le Soudan français (Mali actuel) par la route pour s'installer au Soudan anglo-égyptien, en Égypte, et au-delà, dans le Hedjaz, à La Mecque et Médine. Les origines de ce phénomène migratoire, largement antérieures à l'invasion coloniale, sont ancrées dans la tradition du pèlerinage vers les lieux saints de l'Islam : depuis le XIII^e siècle, les musulmans d'Afrique de l'Ouest empruntent la « route du Soudan » depuis Shinqit (Mauritanie),

Tombouctou ou Djenne (Mali), et traversent le Niger, le Nigeria du Nord, le Tchad et le Darfour actuels, jusqu'aux ports de la mer Rouge : Sawakin (Soudan) et Massawa (Érythrée). De là, ils embarquent pour le Hedjaz.

À l'aube du XX^e siècle, le flot de pèlerins empruntant la route du Soudan s'accroît, nourri par les groupes de réfugiés fuyant l'invasion française. Nombre d'entre eux sont guidés par la notion islamique de *hijrah*, selon laquelle tout musulman pris au piège dans un environnement hostile à sa foi doit partir. Ainsi au Soudan français, des familles entières quittent la boucle et le delta du Niger (notamment les régions de Gao, Mopti ou Segou) et migrent vers l'est. Elles s'installent tout au long de la « route du Soudan ». Ainsi, les chefs de deux États ouest-africains défaits par les Européens, Amadou Tall de Ségou et Muhammadu Attahiru de Sokoto, choisissent d'émigrer plutôt que de se soumettre. À leur sujet, une note des autorités coloniales à Fort-Lamy (N'Djamena), datée de 1906, précise : « les Toucouleurs d'Amadou, derniers restes de ces irréconciliables qui n'ont jamais voulu se soumettre à notre domination, les partisans de l'ancien sultan de Sokoto, et les mécontents de la Nigeria du Nord s'éloignent vers l'est

sans espoir de retour... Il appartiendra aux autorités anglo-égyptiennes de surveiller ces nouveaux arrivants s'ils se fixent sur le Nil blanc. »

Or, en ce début de XX^e siècle, les autorités anglo-égyptiennes du Soudan sont à l'affût. Quelques années plus tôt, en 1881, une rébellion éclatait sous la direction de Muhammad Ahmad, un chef religieux et *mahdi* autoproclamé : le rédempteur dont certaines traditions islamiques annoncent la venue peu avant la fin des temps. Muhammad Ahmad défait les troupes ottomanes et égyptiennes, et débute un siège de Khartoum, au cours duquel ses troupes tuent l'ancien gouverneur général du Soudan, le Britannique Charles Gordon. Victorieux, il établit un nouvel État indépendant, la Mahdiyya soudanaise, qui attirera de nombreux Africains de l'Ouest, fuyant l'invasion européenne, parmi ses rangs. De fait, l'un des proches compagnons du *mahdi*, Muhammad al-Dadari, était un Peul de Sokoto. Ces « Fallata » ou « Occidentaux », ainsi que les communautés originaires d'Afrique de l'Ouest sont communément appelées au Soudan, y resteront établis après la chute de la Mahdiyya en 1898. Au-delà du Soudan, d'autres réfugiés et migrants musulmans du Sahel occidental traversent la mer Rouge et s'installent à La Mecque. Parmi eux, Alfa Hashim Tall, un proche d'Amadou Tall, qui l'accompagne dans son exode de Ségou à Kano (Nigeria), et poursuit la route au Soudan, puis dans le Hedjaz. Il s'installe définitivement à Médine, où il enseignera à la mosquée du prophète et décèdera en 1931. Un autre émigré, Abdullah Ag Mahmoud, avait quitté la région de Gao avec sa famille à

l'âge de cinq ans lors de l'invasion française. Installé à Médine où il devient plus tard imam à la mosquée du prophète, il séjournera ensuite en Inde et au Yémen, avant de traverser à nouveau le Sahara pour s'installer au Soudan français vers 1938. Comme l'attestent des documents d'archives, les autorités françaises surveilleront de près les mouvements et correspondances des deux hommes, ainsi que les velléités mahdistes à travers le Sahel.

Loin d'une opposition simpliste entre résistance et collaboration, les migrations de la route du Soudan nous invitent à repenser les formes de la contestation coloniale. Plutôt que de se soumettre à la violence et au changement de mode de vie imposés par la colonisation, certains choisirent de s'y soustraire en s'appuyant sur des traditions migratoires anciennes, mêlant motivations politiques et religieuses.

Bibliographie

Ahmed CHANFI, *West African 'Ulamā' and Salafism in Mecca and Medina: Jawāb al-Ifriqī – the Response of the African*, Leiden, Brill, 2015.

Umar ALNAQAR, *The Pilgrimage Tradition in West Africa: a Historical Study with Special Reference to the Nineteenth Century*, Khartoum, Khartoum University Press, 1972.

Gregory MANN, *From Empires to NGOs in the West African Sahel: The Road to Nongovernmentality*, New York, Cambridge University Press, 2014.

L'esclavage au quotidien

(extraits)

DOMINIQUE ROGERS

La mise en valeur des colonies du premier empire colonial français s'est accompagnée de l'asservissement d'une grande diversité de populations européennes, amérindiennes, africaines, et enfin asiatiques dans les Mascareignes. Les premières, avec un statut d'alloués ou d'engagés, ne connurent qu'un asservissement temporaire, ordinairement de trente-six mois pour les engagés de la Caraïbe et de la Guyane françaises, mais avec des conditions d'exploitations particulièrement rudes, dénoncées notamment en son temps par Alexandre-Olivier Oexmelin à Saint-Domingue. Quelques-uns néanmoins parvinrent à connaître au xvii^e siècle une forte mobilité sociale dont les riches planteurs Jean Roy et Pierre Dubuc, exemples fameux pour la Martinique. L'esclavage des seconds est souvent considéré comme plus doux et ultra-minoritaire, mais il est, comme pour les autres, une privation de liberté individuelle et souvent héréditaire, même si les fuites vers les terres amérindiennes sont aisées. Si, à l'échelle de l'empire, les esclaves amérindiens sont effectivement minoritaires (un maximum de 200 personnes en Louisiane pendant tout le régime français ; 1 à 2 % de la population servile de la Martinique et de la Guadeloupe à la fin du xvii^e siècle,

ponctuellement la situation a pu être différente. Ainsi, dans la province du Québec étudiée par Marcel Trudel, ils forment les deux tiers de la population servile jusqu'à l'occupation britannique en 1763. Cette situation singulière peut surprendre au regard du discours longtemps dominant sur les relations privilégiées entre les Français et les populations amérindiennes. En fait, en Nouvelle-France, seules les populations amérindiennes alliées étaient concernées, les autres purent faire l'objet de traite et être déportées jusqu'aux Antilles. La faible fréquentation des réseaux de traite européens, plus intéressés par les marchandises tropicales que par les fourrures ou la morue salée du Canada, et l'existence de pratiques esclavagistes à des fins diplomatiques ou économiques dans le monde amérindien, en particulier dans le Pays d'en haut, expliquent aussi la situation québécoise. Le développement de traites internes en lien avec les guerres amérindiennes et la demande des Européens ont également favorisé l'acquisition, par ailleurs bien moins onéreuse, des esclaves amérindiens. Ceux-ci, dans la province du Québec, viennent pour les deux tiers de la vallée du Mississippi et sont ordinairement appelés Panis, du nom d'une ethnie des hautes vallées des

rivières Missouri et Kansas. Ils vivent pour les trois quarts dans les villes de la province de Québec, non à la campagne, et sont la propriété d'individus appartenant à tous les milieux sociaux ainsi qu'à quelques communautés religieuses. Si, au xviii^e siècle, certains sont pisteurs, rameurs ou chasseurs, comme on l'observe en Guyane ou aux Antilles françaises au xvii^e siècle, la plupart n'ont pas d'activité spécifique, autre que domestique, à la différence des Africains. [...] L'esclavage des populations de Madagascar d'Asie du Sud-Est et notamment d'Inde du Sud (côte des Malabars, régions de Chandernagor et de Surate) concerne spécifiquement les Mascareignes, mais est encore peu étudié. On notera qu'il se développe, pour les Indiens, en parallèle d'une immigration de travailleurs libres auxquels on réserve les métiers qualifiés en ville, alors que les esclaves travaillent dans les champs.

Les Africains et leurs descendants afro-créoles sont néanmoins le groupe qui a été le plus largement mis en esclavage dans le premier empire colonial français. À la fin du xviii^e siècle, ils sont près de 800 000, dont près d'un demi-million dans la partie française de Saint-Domingue en 1789 ; en 1848, ils sont 250 000 à être libérés. Peu nombreux au début du xvii^e siècle du fait de leur coût, les Africains et les Afro-créoles forment ordinairement 80 à 90 % de la population des colonies françaises tropicales ou équatoriales, après le passage au sucre. Au xix^e siècle, leur part diminue (avec seulement 60 % de la population en Martinique en 1848) du fait des diverses réformes des années 1830 et 1840 qui facilitent les affranchissements ou leur ratification

pour les libres de fait. Ces hommes et ces femmes viennent pour l'essentiel d'Afrique de l'Ouest, d'Afrique centrale, puis d'Afrique de l'Est, mais avec des variations dans le temps et l'espace.

Selon Robert Fogel et Stanley Engerman, 60 à 70 % des esclaves qui ont été déportés aux Amériques ont travaillé dans une habitation sucrerie. Spécificité du monde français, même dans les « îles à sucre » de la Caraïbe, les esclaves participent à la production d'autres denrées destinées à l'exportation : le tabac, surtout au xvii^e siècle ; le café, l'indigo, le coton et le cacao. Dans les Mascareignes, où le passage au sucre n'intervient qu'au xix^e siècle, les esclaves produisent d'abord du café et diverses épices (clous de girofle, muscades, cannelles et poivres) outre une très forte activité vivrière. En Guyane, la situation est similaire, avec toutefois un passage au sucre beaucoup plus précoce, et des productions originales de roucou dès le xvii^e siècle, ainsi que de clous de girofle et de muscade à partir de la fin du xviii^e siècle. Enfin, dans les campagnes, certains esclaves sont également scieurs de long, éleveurs de chevaux et de bovin, travaillent dans des tanneries, des briqueteries ou des fours à chaux, outre les activités artisanales ou de services nécessaires aux habitants.

Les esclaves africains ou afro-créoles du premier empire travaillent également dans les villes où ils sont essentiellement domestiques, souvent de sexe féminin, mais aussi journaliers non qualifiés, auxquels il convient d'ajouter une forte proportion d'esclaves à talents (apprentis ou ouvriers confirmés, voire chef de chantier de construction, enfin pêcheurs, marins

ou voiliers comme le père de Camille Mortenol, premier polytechnicien guadeloupéen). Leurs « talents » sont reconnus dans tous les métiers, des plus simples ou plus complexes, de maçon ou blanchisseuse à violoniste ou orfèvre en passant par calfat, menuisier, couturière, pâtissier, cordonnier, etc. Dans les petites Antilles, les métiers qui nécessitent un apprentissage sont le plus souvent confiés aux métis, alors qu'à Saint-Domingue, les Africains ou les Afro-créoles sont aussi fréquents dans ces activités. En ville, la monétarisation du travail servile entraîne l'apparition, dès le xvii^e siècle, d'esclaves loués à la journée, à la semaine ou au mois, voire d'esclaves, telles les blanchisseuses de Saint-Pierre de la Martinique, travaillant à leur guise contre le paiement mensuel d'une somme fixe. Les plus chanceux purent ainsi accumuler un pécule et obtenir leur affranchissement, ou devenir des libres de fait, appelés « patronés » au xix^e siècle. D'une manière générale, les villes ont été partout des espaces d'opportunités et d'autonomisation plus grande pour les esclaves, tant dans les domaines économiques et sociaux que culturels.

[...]
Malgré la coercition extrême du statut servile, les esclaves sont parvenus à maintenir des éléments de leur identité spécifique, en particulier lorsqu'ils étaient très nombreux, ou à créer des identités créoles syncrétiques. Cette résilience s'exprime dans une diversité de domaines (linguistique, gastronomie, musique, danse, spiritualité, architecture, littérature) au sein desquels on pourrait évoquer pêle-mêle le vaudou, les créoles, le bèlè, le maloya, le

séga tambour de Rodrigues, le calalou, le gumbo... Elle s'apprécie également dans l'agriculture, et particulièrement dans l'art des jardins. Les voix d'esclaves en témoignent également au travers d'un matériau judiciaire particulièrement précieux pour découvrir le regard des esclaves sur eux-mêmes et leur environnement. D'autres résistent par l'auto-mutilation, la paresse fictive, les incendies ; mais aussi la révolte ou le marronnage, créant notamment en Guyane, dans le Baboruco de Saint-Domingue ou Les Hauts de La Réunion, des communautés afro-créoles nouvelles.

[...]

Bibliographie

Jacques DE CAUNA, *Au temps des îles à sucre. Histoire d'une plantation de Saint-Domingue au xviii^e siècle*, Paris, Karthala-A.C.C.T., 1987.

Hubert GERBEAU, « L'esclavage et son ombre : l'île de Bourbon aux xix^e et xx^e siècles », thèse de doctorat d'État, Université d'Aix-Marseille, 2005.

Gilles HAVARD et Cécile VIDAL, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Champs Flammarion, 2^e édition, 2019.

Jean-Pierre SAINTON (dir), *Histoire et Civilisation de la Caraïbe*, tome 1 : *Le Temps des genèses* ; tome 2 : *Le Temps des matrices : économie et cadres sociaux du long xviii^e siècle*, Paris, Karthala, 2012 et 2015.

Marcel TRUDEL, *Deux Siècles d'esclavage au Québec*, suivi du *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français* (sur CD-ROM), Montréal, Hurtubise HMH, 2004.

D'autres histoires du monde

(extraits)

ANNE VIGUIER

L'histoire n'est pas une invention occidentale. Pourtant, les récits du passé venus d'ailleurs sont encore bien mal connus en France. Longs poèmes épiques chantés d'Afrique ou d'Inde, danses de la Conquête des régions andines, histoire universelle arabe, histoire officielle chinoise : selon les époques et les cultures, l'histoire se dit et s'écrit dans les genres populaires du moment. La variété de ces productions dépend aussi des conceptions du temps, du rôle attribué aux ancêtres, de la place du religieux, de la puissance des États. La plus grande abondance en récits historiques se trouve certainement en Asie orientale. Sima Qian (vers 145-90 av. J.-C.) l'Hérodote chinois, en est la première figure célèbre. Chaque dynastie chinoise doit faire écrire l'histoire officielle de celle qui l'a précédée par des mandarins qui portent sur les empereurs un jugement moral et politique. Les traditions d'écriture chinoises sont imitées au Japon, en Corée, mais aussi au Vietnam où se met en place, dès le xiv^e siècle, un « bureau de l'histoire » qui produit les *Annales du Dai-Viêt* remontant à 207 av. J.-C. Dans le monde indien voisin, on ne trouve pas d'histoires dynastiques anciennes, à l'exception du *Rajatarangini*, un poème épique cachemiri sanskrit

daté du xii^e siècle. La conception cyclique du temps divisé en grandes ères rythmant la vie de l'univers et des dieux a pu limiter l'importance donnée à l'histoire humaine. Pourtant, à l'intérieur de cette matrice, le temps linéaire des marchands, des rois ou des paysans-guerriers protecteurs de bétail, intéresse aussi les Indiens. Des groupes spécialisés racontent l'histoire locale dans des ballades. En Inde du Sud, les historiens *karaṇam*, qui sont à l'origine des comptables de villages, font œuvre de scribes. Entre le xvi^e et le xviii^e siècle, ils envisagent l'histoire du point de vue de leur localité, produisant des récits en prose tamoule ou télougoue pleins de saveur et d'ironie, qui inscrivent les événements dans des chaînes causales rigoureuses.

L'Asie du Sud-Est, longtemps imprégnée de modèles étatiques et de religions venues d'Inde, n'a pas non plus développé de pratiques officielles anciennes d'écriture de l'histoire. Cependant, au Cambodge, des chroniques royales ou *rājabaṅsāvātār*, traduites par les Français, ont été trouvées au Palais royal au xix^e siècle. On ignore si ce genre littéraire existait dès l'époque angkorienne, mais l'on sait qu'il existait déjà alors des généalogies. Et si la chronique de Chiang Mai (Thaïlande), qui relate

l'histoire du royaume de Lanna depuis le XIII^e siècle, ne date que de 1827, elle réutilise des textes bien antérieurs. En Asie, l'histoire s'écrivit aussi par le truchement des hommes de religion qui ont grand intérêt à perpétuer la mémoire de leurs hommes saints, fondateurs, prophètes ou ascètes et à louer les rois protecteurs. À Sri Lanka, entre le VI^e et le XVIII^e siècle, les moines bouddhistes ont privilégié le genre de la chronique édifiante. Leur Grande Chronique (*Mahāvamsa*) rattache l'origine de la monarchie bouddhiste de l'île au nirvana du Bouddha et souligne la continuité dynastique pour lutter contre le sentiment d'insécurité d'une doctrine qui avait disparu de l'Inde voisine. La *Vamsamālinī* composée à Chiang Mai entre le XV^e et le XVI^e siècle en est largement inspirée.

Dans le monde arabo-musulman, dès le VII^e siècle, émerge une approche de l'histoire qui eut une extraordinaire destinée. Au VIII^e siècle, les *ḥadīṭ-s* (paroles ou action du prophète Muḥammad), mais aussi des récits concernant la naissance de l'Islam, l'histoire de son prophète ainsi que la geste des conquêtes, d'abord transmis oralement, sont mis à l'écrit. À partir du IX^e siècle, différents genres historiographiques se singularisent ainsi peu à peu : biographie prophétique, collections biographiques, histoire des conquêtes, chronique historique et histoire universelle. Une attention toute particulière aux chaînes de transmission (*isnād*) est caractéristique de cette littérature qui alla très loin dans la réflexion sur le rôle et le sens de l'histoire avec le grand intellectuel et historien maghrébin d'Ibn Khaldun (m.

1406) et son ambitieuse histoire universelle (*Le Livre des exemples*). Si les auteurs ne sont pas des professionnels de l'histoire, ils sont souvent proches des pouvoirs, encore davantage à l'époque mamelouke (XIII^e-début XVI^e siècle). Mais c'est seulement dans l'Empire ottoman, à partir de 1453, que des chroniques turques sont l'expression d'une historiographie officielle rédigée à la demande des sultans.

L'historiographie arabe puis persane diffuse ses modèles dans un large périmètre, de l'Afrique à l'Asie du Sud-Est en passant par l'Inde. En Inde du Nord, avec les conquêtes musulmanes turques puis mogholes, une riche tradition indo-persane abonde en littérature de cours, chroniques, et même autobiographies d'empereurs. L'océan Indien occidental devient un grand bassin d'historicité dans lequel voyagent les idées persanes et arabes sur le rôle du souverain ou l'interprétation des événements. À l'est, la rencontre avec les Européens y est aussi narrée, comme dans la *Sejarah Melayu* (« Histoire des Malais ») de 1612.

En Afrique centrale et de l'Ouest, les plus anciennes chroniques en arabe datent du XVI^e siècle, au Bornou. Au siècle suivant, deux grandes chroniques furent rédigées dans la région du Niger qui relatent principalement l'histoire de l'Empire Songhay (milieu du XV^e siècle-fin du XVI^e siècle). La région du sud de la Mauritanie et de la vallée du fleuve Sénégal possède également une tradition de chroniques. À cela s'ajoute le genre des dictionnaires biographiques, mais aussi des chroniques locales anonymes et des listes de rois, le plus souvent en arabe, parfois dans des langues vernaculaires

comme l'haoussa (chroniques d'Agadès ou chroniques de Kano). En Afrique sudanaise occidentale, il existe également des chroniques anonymes locales dans les régions du Futa Djallon et de Futa Toro. Enfin, les manuscrits africains en langue arabe sont particulièrement nombreux au sud du Sahara et dans le Sahel ouest-africain : la ville de Tombouctou en est un conservatoire célèbre. Un nombre restreint concerne l'histoire du monde musulman.

Cependant, en Afrique sub-saharienne, cette diffusion de pratiques historiographiques venues du monde arabe n'exclut pas les modes de transmission propres qui passent surtout par une littérature orale dont nous n'avons pu, malheureusement, conserver tout le corpus. Des épopées peules racontées par des griots ont été recueillies dans les années 1930. Mais ce sont les historiens africains qui ont exploité les sources orales de manière de plus en plus systématique à partir des années 1960. Et si des enquêtes de terrain ont permis de reconstituer, au Sanvi (sud-est de la Côte d'Ivoire), l'histoire d'un royaume akan entre 1701 et 1901, c'est parce que, pour les populations locales, connaître son histoire est une nécessité qui évite d'être « un arbre sans racines ».

Ainsi, dans bien des lieux, et bien avant les « Grandes Découvertes » européennes, des hybridations, tant des modes d'écriture que des manières de concevoir le passé et de juger des actions humaines, ont produit des récits témoignant des multiples circulations qui sillonnaient le monde et de la rencontre entre les civilisations. Gardons-nous donc d'enfermer chaque culture dans ses pratiques : les traditions d'écriture voyagent avec les

peuples conquérants, les missionnaires religieux ou par diffusion de proche en proche. Ces dialogues se poursuivent à l'époque coloniale, même si c'est de manière de plus en plus asymétrique. [...]

Bibliographie

Damien CHAUSSENDE, Liu Zhiji : *Traité de l'historien parfait. Chapitres intérieurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Nathalie KOUAME, Éric MEYER et Anne VIGUIER (dir.), *Encyclopédie des historiographies (Afrique, Amérique, Asie), sources et genres*, vol. 1, Paris, Presses de l'Inalco, 2020-2021. <https://books.openedition.org/pressesinalco/21819>

Ibn KHALDOUN, *Discours sur l'Histoire universelle, Al-Muqaddima*, présenté et annoté par Vincent MONTEIL, Sindbad, Paris, 1997 [1967].

Joseph KI-ZERBO (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*, vol. 1, « Méthodologie et préhistoire africaine », Unesco, 1980, <https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000184341>

Sanjay SUBRAHMANYAM, Velcheru NARAYANA RAO et David DEAN SHULMAN, *Textures du temps. Écrire l'histoire en Inde*, Paris, Seuil, 2004.

DOUBLE PAGE SUIVANTE

Pushpamala N., *The Arrival of Vasco da Gama*, Bangalore 2014 (d'après une peinture à l'huile de Jose Veloso Salgado), impression glacée sur toile, 1524 x 2286 cm

© PUSHPAMALA



En regardant la colonisation en face, c'est-à-dire à travers les yeux des « colonisés » comme ceux des « colonisateurs », cet ouvrage collectif (près de 200 chercheurs venus du monde entier), mené sous la direction de Pierre Singaravéλου, entend expliciter en quoi la colonisation française a été à l'origine d'une histoire commune extrêmement violente et tissée de nombreux échanges, qui fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Il entend aussi donner à celle-ci toute sa place dans le récit national. Un livre sans équivalent, qui part du présent pour remonter jusqu'au XVII^e siècle, et même au-delà puisque la dernière partie de l'ouvrage retrace l'histoire des peuples colonisés avant l'irruption française. Pour tous les publics.

« Le passé colonial aura comme nul autre enfiévré le débat public, justifié d'innombrables affrontements politiques, nourri les divisions identitaires et mémorielles. Comme si la France et ses anciennes colonies n'avaient posé les armes que pour continuer la guerre dans les livres d'histoire »
[...]

« Dès lors, comment nouer un dialogue sur l'histoire coloniale, aussi indispensable en France même qu'entre l'ex-métropole et ses anciennes colonies, ainsi qu'au sein des sociétés maghrébines et d'Afrique de l'Ouest ? En replongeant dans le passé avec les chercheuses et les chercheurs qui, depuis une trentaine d'années, dans le monde entier, ont profondément renouvelé l'analyse du fait colonial... »

Pierre Singaravéλου

INFOS TECHNIQUES

Prix : 29, 90 €
Format : 17 x 24 cm
720 pages

5 reproductions d'œuvres
d'artistes contemporains
Plusieurs cartes

Impression en quadri

ISBN : 978-2-02-149415-0

En librairie le 15 septembre 2023

CONTACT PRESSE

Séverine Roscot
Severine.Roscot@seuil.com
Rose Nouchi
rose.nouchi@seuil.com

RELATIONS LIBRAIRES

Claudine Soncini
claudine.soncini@seuil.com